

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

Takao Kawaguchi / *About Kazuo Ohno*

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

PRESSE

Anousparis.fr – 22 août 2018

Paris-art.com – 24 août 2018

La Terrasse – Septembre 2018

Les Inrockuptibles Suppléments – 5 septembre 2018

Mouvement – 7 septembre 2018

Sceneweb.fr – 10 septembre 2018

Artisticrezo.com – 13 septembre 2018

Télérama Sortir – 26 septembre au 2 octobre 2018

i/o Gazette – Octobre 2018

Lesechos.fr – 3 octobre 2018

Lesinrocks.com – 4 octobre 2018

Mouvement.net – 5 octobre 2018

Unfauteuilpourelorchestre.com – 10 octobre 2018

Anousparis.fr – mercredi 22 août 2018

Le Festival d'Automne, un festival pluridisciplinaire

Depuis 1972, le Festival d'Automne (<https://www.festival-automne.com/>) rayonne sur Paris et en fait un événement incontournable. De septembre à décembre, ce sont 50 manifestations pluridisciplinaires (théâtre, musique, danse, arts plastiques et cinéma) d'artistes internationaux, dans 45 lieux partenaires : Centre Pompidou, Odéon, Théâtre de Gennevilliers, La Villette... A Nous Paris vous présente l'essentiel et se hâte de parcourir la capitale aux couleurs de l'automne.

Festival d'Automne – Danse



Noé Soulier © Pierre Ricci

Pour les danseurs et chorégraphes **Saburo Teshigawara**, **Noé Soulier** et **Lia Rodrigues**, le Festival d'Automne est comme une deuxième maison. Tous les trois sur la scène du **Théâtre National de Chaillot** (<https://www.anousparis.fr/lieu/theatre-national-de-la-danse-chaillot/>), c'est l'occasion pour eux de revenir sur des pièces récentes ou tout juste terminées. **Saburo Teshigawara** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/saburo-teshigawara-the-idiot>) et la **danseuse** Rihoko Sato interprètent le roman *L'Idiot* de **Dostoïevski** et remplacent le **texte** par le **mouvement**. Avec *Les Vagues*, **Noé Soulier** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/noe-soulier-from-within-titre-provisoire>) continue son **exploration** du **geste** et sa **valeur** intrinsèque. Quant à **Lia Rodrigues** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/lia-rodrigues-furia-titre-provisoire>), elle étudie avec ses 10 danseurs ce que signifie un **groupe** en tant que **masse**, **individu**, **corps social**, etc. Pour Takao Kawaguchi et Ola Maciejewska c'est une **première**. Sur la scène du **Théâtre de la Ville** (<https://www.anousparis.fr/lieu/theatre-de-la-ville/>), **Takao Kawaguchi** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/takao-kawaguchi-about-kazuo-ohno>) reproduit de manière exacte les pas du danseur Kazuo Ohno inventeur du **butô** avec Tatsumi Hijikata. **Ola Maciejewska** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/ola-maciejewska-dance-concert>) fait vivre son *Dance Concert* avec un des premiers instruments de musique électronique, le **thérémine**.

Programme Danse (<https://www.festival-automne.com/edition-2018?filter-discipline=4&filter-month=&filter-portrait=>)

Festival d'Automne à Paris 2018

10 Sep - 31 Déc 2018

📍 THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT | CENTRE NATIONAL DE LA DANSE
| CENTRE POMPIDOU PARIS | PALAIS DE TOKYO | MC93 BOBIGNY
| MAISON DES ARTS DE CRÉTEIL | ESPACE 1789
| THÉÂTRE DES ABBESSES | ESPACE PIERRE CARDIN
| LAFAYETTE ANTICIPATIONS

👤 ANNE TERESA DE KEERSMAEKER | SABURO TESHIGAWARA
| LIA RODRIGUES | NOÉ SOULIER | HIROSHI SUGIMOTO | TOMAS SARACENO
| WALID RAAD | BOUCHRA QUIZGUEN | OLA MACIEJEWSKA
| ELEANOR BAUER

Quand les jours raccourcissent et les feuilles roussissent, c'est au tour du Festival d'Automne de lutter contre l'inertie. 47^e édition vigoureuse, le cru 2018 réserve une trentaine de spectacles de danse, dont une douzaine d'Anne Teresa De Keersmaeker. De quoi préparer un hiver énergique.



Lia Rodrigues, Furia, 2018. Danse contemporaine. Durée : 1h.
© Sammi Landweer.



Le coup de feu va bientôt partir pour la quarante-septième édition du Festival d'Automne à Paris. Au programme : une soixantaine de spectacles (danse, théâtre, performance, musique...) à retrouver un peu partout dans Paris. Côté danse, l'édition 2018 sera celle de la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaecker. Pour un focus composé d'une douzaine de spectacles. Festival dans le festival, Lafayette Anticipations lancera la première édition d'Échelle Humaine. Le Festival d'Automne croisera également Japonismes 2018 et New Settings. Soit au total (hormis Anne Teresa De Keersmaecker), une douzaine de spectacles de danse et performance, le plus souvent inédits. Du côté des croisements avec Japonismes 2018, il y aura *About Kazuo Ohno* de Takao Kawaguchi – une relecture du Butô de Kazuo Ohno. Le chorégraphe de ballet contemporain Saburo Teshigawara reprendra *The Idiot* (2016). Tandis qu'en partenariat avec New Settings, le photographe Hiroshi Sugimoto proposera *Sambasô, danse divine*.

Festival d'Automne 2018 : la vibration au sein du programme danse et performance

Du côté des performances émergentes, Échelle Humaine présentera les oeuvres 7 de Radouan Mriziga, *A lot of moving parts*, d'Eleanor Bauer et *Already Unmade*, d'Andros Zins-Browne. Tandis que New Settings proposera *Rencontre avec Pierre Pica*, d'Émilie Rousset. Autre pièce limitrophe et particulièrement intrigante : *Arachno-concerts*, de Tomas Saraceno. Un dialogue artistique et musical entre musiciens et araignées – lesquelles (ou lesquels) sont infiniment sensibles aux vibrations. Si leur morsure a inspiré de nombreuses danses, de la Tarentelle à l'Argia, les araignées sont aussi de fabuleuses danseuses. Autre pièce musicale et vibratile : le *Dance Concert* d'Ola Maciejewska. Une pièce pour trois interprètes, inspirée par le terpsitone de Leon Theremin – également inventeur de cet autre instrument nommé thérémine. Toujours avec New Settings, la chorégraphe contemporaine brésilienne Lia Rodrigues proposera *Furia* (titre provisoire). Tandis que Noé Soulier présentera sa nouvelle pièce, *Les Vagues* (ex-titre provisoire : *From Within*). Une pièce centrée sur le geste.

Déambulation et fils conducteurs, d'Anne Teresa De Keersmaecker à Walid Raad

Autre chorégraphe brésilien invité au Festival d'Automne 2018 : Bruno Beltrao. Avec sa compagnie basée à Rio de Janeiro (Grupo de Rua), Bruno Beltrao présentera *Inoah*, une plongée dans la Street dance brésilienne. Également de la partie, le Centre Pompidou accueillera la pièce *Jerada* de la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen. Créée en réponse à une invitation de la compagnie norvégienne Carte Blanche, *Jerada* convoquera rites et trances actualisés. Avec quatorze danseurs imprégnés de Dakka Marrakchia (forme musicale rituelle), dans la pénombre intimiste des sous-sols de Beaubourg. Quant à l'artiste et performeur Walid Raad, il présentera *Les Louvres and/or Kicking the Dead* un dispositif narratif à travers lequel il accompagnera les visiteurs au sein de son exposition. Entre fiction discursive et réalité factuelle, la déambulation enjambra les continents, de la Belgique au Louvre Abu Dhabi, en passant par New York. Une expérience à l'image du Festival d'Automne 2018 : élargie.

La Terrasse – Septembre 2018

About Kazuo Ohno

Le performeur Takao Kawaguchi dialogue avec le fantôme de Kazuo Ohno, inventeur du *butô*.



About Kazuo Ohno de Takao Kawaguchi.

Rien ne semblait prédestiner Takao Kawaguchi à cette rencontre fusionnelle avec le maître et cofondateur du *butô*, Kazuo Ohno. En effet, ne fut-il pas membre du célèbre et précurseur collectif Dumb Type qui, réunissant plasticiens, vidéastes, musiciens et performeurs, inventait des pièces multimédia qui prenaient soin de se distancier des avant-gardes précédentes ? Paradoxalement, c'est en voulant explorer sa propre intériorité que Takao Kawaguchi se mit à copier les mouvements de son illustre prédécesseur, qu'il ne connaissait que par les captations vidéo de ses œuvres. C'est de ce travail, accompagné d'importantes recherches, qu'allait naître *About Kazuo Ohno*, trois ans après la mort de l'icône, faisant grand bruit sur la scène japonaise. Un jeu troublant, un dialogue fascinant entre un artiste et son double, à découvrir que l'on soit fin connaisseur de *butô* ou parfait néophyte.

Delphine Baffour

Théâtre de la Ville - Espace Pierre Cardin,
1 av. Gabriel, 75008 Paris. Du 2 au 5 octobre
à 19h30. Tél. 01 42 74 22 77. Durée: 1h50.
Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris
et de Japonismes 2018.



Takuya Matsumi

DANS LA PEAU DE KAZUO OHNO

Plongée au cœur du butô de Kazuo Ohno avec le solo du chorégraphe **TAKAO KAWAGUCHI**. Quand la copie devient moteur de la création.

DANS UN ESPACE ENCOMBRÉ D'OBJETS, DE TISSUS ET DE SACS en plastique, Takao Kawaguchi se promène, tête casquée, sur des patins à roulettes. Sa course les fait voltiger et il s'en saisit pour s'enrouler avec, bientôt méconnaissable, sous un amas de matières dont il va se défaire, entièrement, jusqu'à la nudité complète. Noir. La série des pièces de Kazuo Ohno copiée par Takao Kawaguchi peut commencer.

Il se farde le visage, se vêtit de collants blancs et d'un haut moulant. Chaque tableau est annoncé par des surtitres : *The Portrait of Mr. O* (1969), *Admiring La Argentina* (1977), *My Mother* (1981)... La mise en abyme est vertigineuse quand on sait que Kazuo Ohno pratiquait un butô fondé sur son admiration pour la danseuse La Argentina, dans un mimétisme qui reproduisait le mouvement des doigts, ses positions, sa posture, la courbe du cou, la lenteur de sa marche. Un projet atypique venant d'un danseur de la compagnie Dumb Type qui pratique une "danse où la forme, le concept prédominent". "Quand j'ai commencé ce projet, nous raconte Takao Kawaguchi en Corée où nous l'avons découvert en septembre 2015, je voulais m'axer sur l'intériorité."

Avec son dramaturge Naoto Iina, ils se plongent dans les livres et les films de Kazuo Ohno, rencontrent ses disciples et se décident pour un exercice singulier : copier sa danse,

elle-même copie d'une danse. Jusqu'à l'évanouissement de soi. "Dans le butô, on dit qu'il ne faut pas mettre en avant le sujet, qu'il faut s'effacer. Alors, quelque chose surgit du vide. Kazuo Ohno disait : 'D'abord, il y a le cœur, pas la forme.' Moi, j'ai suivi le chemin inverse. Les trois œuvres que j'ai choisies étaient dansées par Kazuo Ohno mais chorégraphiées par Tatsumi Hijikata. C'est cet aspect qui m'a intéressé : que la forme et le contenu se confrontent dans ses œuvres." Takao Kawaguchi n'a jamais vu danser Kazuo Ohno de son vivant – l'artiste est décédé en 2010 à l'âge de 103 ans. Pour nous qui avons eu cette chance, le résultat est prodigieux. Imitation et détachement, facétie et incarnation façonnent un solo inoubliable et totalement singulier. **Fabienne Arvers**

About Kazuo Ohno. Reliving the Butoh Diva's Masterpieces

Chorégraphie Kazuo Ohno et Tatsumi Hijikata, concept et danse Takao Kawaguchi, **du 2 au 5 octobre au Théâtre de la Ville – Espace Cardin**, Paris VIII^e, tél. 01 42 74 22 77, www.theatredelaville-paris.com

Spectacle présenté dans le cadre de Japonismes 2018

Festival d'Automne à Paris Tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

Mouvement

magazine culturel indisciplinaire



© Jean-Vincent Simonet, pour Mouvement

Reportages Danse

Que reste-t-il du buto ?

Le buto est célébré en Europe comme l'expression chorégraphique japonaise par excellence. Mais à Tokyo, bien éloignée des néons consuméristes des quartiers high-tech, la « danse des ténèbres » semble reléguée à l'obscurité qui l'a fait naître à la fin des années 1950.

Par Aïnhua Jean-Calmettes

La question avait été posée par provocation mais il en faut plus pour impressionner Masahide Ohmori. Le danseur sourit derrière ses lunettes, taquin. Il se lève et remonte légèrement les jambes de son pantalon avant de s'accroupir, sans qu'à aucun moment ses talons ne quittent le sol : « Évidemment que le butō est un art typiquement japonais ! Il est né de cette position, celle dans laquelle on chie. » Ses éclats de rire sont étouffés par le bruit d'un train qui passe. Au plafond, la verrière tremble légèrement.

Au début des années 1980, Terpsichore, le studio de danse qu'il vient de créer avec sa femme à Tokyo, le long des voies de chemin de fer de Nakano, devient l'un des épicentres de la scène butō. Tatsumi Hijikata et Kazuo Ohno, les pionniers de cette danse qui célèbre « la transformation permanente d'un corps qui a fait le vide », y assistent régulièrement à des spectacles. Hijikata – dont Masahide a été l'élève et le secrétaire personnel – vient aussi pour picoler. « On pouvait passer trois jours entiers à boire. On dormait trois heures et on recommençait, et on parlait, on parlait. C'est dans ces moments qu'il m'a appris le plus de choses. »

Les photos accrochées au mur et les piles de documentation qui s'accumulent dans le petit vestibule témoignent de ce passé. Aujourd'hui, les banquettes bleues sont fanées et tout prend un peu la poussière. Le lieu continue d'accueillir des projets artistiques et organise deux fois par an un temps fort destiné aux figures émergentes du butō ; du haut de ses 68 ans, Masahide continue de donner des workshops et de danser dans les festivals spécialisés, mais les heures de gloire semblent révolues.

Nous avons rencontré les morts

S'il ne va pas jusqu'à prédire la mort du butō, Masahide Ohmori n'est pas serein face à l'avenir. « *Notre scène est dans un état de somnolence, il n'y a pas assez de jeunes chorégraphes, la relève n'est pas encore là. Long torse, petites jambes : cette danse est intimement liée aux spécificités du corps japonais, et même ce corps, chez les nouvelles générations, est en train de changer.* » Il s'arrête un instant, songeur. « *Après tout... On se peint le visage en blanc car nous sommes ceux qui ont rencontré les morts. Peut-être que le butō a besoin de mourir à son tour pour renaître...* »

Autre décor, autre génération. Dans le Starbucks bondé de la gare de Shinjuku, au milieu des étudiantes en uniforme qui font leurs devoirs, Mikiko Kawamura, l'enfant prodige de la danse contemporaine japonaise, partage ce constat. « *Les jeunes chorégraphes sont évidemment plus intéressés par la culture pop et kawaiï que par le butō* », lâche-t-elle nonchalamment entre deux gorgées de grenadine. C'est ici, au cœur du plus grand hub ferroviaire de Tokyo, que la jeune femme a commencé le hip-hop. Dix ans et un cursus de danse à l'université plus tard, elle prépare sa quatrième création, présente son travail à l'international et est couverte de prix. Il y a quelque chose d'ironique à penser que c'est à l'occasion d'une tournée en France qu'elle a assisté à sa première pièce de butō : Min Tanaka à la Maison de la culture du Japon à Paris, en juin 2016. « *Au Japon, il y a peu d'occasions de rencontrer le butō, peu d'ateliers, peu de spectacles. Et même si certains artistes essaient de dépasser les frontières entre butō et danse contemporaine, les publics, eux, ne se mélangent pas.* »

Posture anticapitaliste

Il faut se méfier des chants du cygne. S'il a fédéré les avantgardes artistiques dans les années 1960 et 1970, le butō n'a jamais été une discipline *mainstream* au Japon. Pour vivre de leur art, de nombreux chorégraphes de la première et seconde génération s'exilent, notamment en France où le mouvement est accueilli avec beaucoup d'enthousiasme. Tel est par exemple le cas de Carlotta Ikeda ou de Kō Murobushi, « *le samouraï du butō* ». Depuis sa banquette au bleu passé de Terpsichore, Yoshito Hana, la femme de Masahide Ohmori, nuance l'idée d'étiollement. « *On ne pouvait pas mieux vivre du butō avant. Les institutions culturelles établies n'ont jamais vraiment apporté leur soutien. Et, dans le fond, ce n'est pas important. Le butō n'a pas besoin d'argent, il a besoin d'intensité spirituelle. Le problème, c'est que les danseurs, aujourd'hui, se demandent d'abord comment ils vont manger. La manière dont ils veulent danser est peut-être la dernière question qu'ils se posent.* »

Le critique de danse Shinichi Takeshige incrimine moins la nouvelle garde que les évolutions générales du pays. « *Le butō était une critique féroce de la société, de sa hiérarchisation, de l'industrialisation, de la modernisation, de l'occidentalisation. D'ailleurs, beaucoup de danseurs étaient liés à l'activisme politique et proches des milieux d'extrême gauche. Le père de Masahide Ohmori, par exemple, était le leader d'un syndicat de travailleurs dans une mine de charbon à Hokkaidō. Cela a beaucoup influencé sa personnalité et son art. Mais depuis les années 1990, il n'existe plus aucune alternative à la politique conservatrice du gouvernement ou à la société de consommation. Et dans ce contexte, il est très difficile de rester sensible à l'érotisme et au grotesque exprimés dans le butō.* » Shinichi a rencontré le butō par hasard. Alors étudiant en littérature française, il assiste à une performance sur Antonin Artaud dans laquelle danse Masaki Iwana. Le choc esthétique est terrible. « *Il dégageait une force androgyne, un érotisme ni masculin ni féminin. Ça a complètement changé mon monde, mon appréhension et mes sensations corporelles. Après cette expérience, j'ai eu des problèmes de santé. Je ne pouvais plus travailler, je ne parlais presque plus. J'ai été plongé dans une sorte d'âge des ténèbres pendant presque dix ans.* »

« On se peint le visage en blanc car nous sommes ceux qui ont rencontré les morts. Peut-être que le butō a besoin de mourir à son tour pour renaître... »

Masahide Ohmori

Contrairement aux fondateurs de Terpsichore, le critique met également en cause le milieu du butō, et notamment la manière dont il s'est renfermé sur lui-même et a perdu sa charge critique. Il n'hésite pas non plus à avoir des propos irrévérencieux à l'égard de l'intouchable Tatsumi Hijikata. « *Grâce aux soirées cabaret qu'il a montées dans tout le Japon à partir de la fin des années 1960, il a gagné beaucoup d'argent – pour lui plus que pour ses danseurs d'ailleurs. À partir de là, c'est devenu plus compliqué pour lui d'avoir une posture anticapitaliste.* » De retour à Tokyo, le fondateur du butō ne crée quasiment plus qu'à partir de ses souvenirs d'enfance à Akita, et présente exclusivement ses pièces devant de toutes petites audiences qu'il réunit dans son atelier des quartiers paisibles de Meguro. « *Une sorte de secte. Cela a beaucoup influencé l'imaginaire du butō.* » L'année 1986 marque un tournant décisif. Hijikata meurt en janvier et quelques mois plus tard, Pina Bausch se produit pour la première fois au Japon. Orphelin de sa figure la plus charismatique, le monde du butō se divise et son public se déporte petit à petit vers la danse contemporaine, jugée plus avant-gardiste. La « danse des ténèbres » est progressivement reléguée dans la catégorie de l'héritage historique et de la tradition.

Dialectique du maître et de l'élève

Pour celui qui connaît l'histoire du butō, ce changement de représentation paraît paradoxal. Pourtant, et bien que le mouvement ait vivement critiqué l'ultrahiérarchisation de la société, le butō partage avec les arts traditionnels japonais la structure maître-élève. S'il précise qu'il s'agit d'une opinion hétérodoxe et peu partagée, Shinichi Takeshige s'en inquiète. « *Le butō est une forme d'exploration de son inconscient corporel. Il faut se perdre en soi-même pour devenir un danseur de butō. Et se perdre en soi-même sous le regard d'un autre, cela peut être dangereux. Les élèves peuvent être complètement sous contrôle, devenir les marionnettes de leur maître.* »

« Il faut se perdre en soi-même pour devenir un danseur de butō. Et sous le regard d'un maître, cela peut être dangereux »

Shinichi Takeshige

À observer Makiko Takamatsu et Mitsuyo Uesugi, cela paraît difficile à imaginer. La première étudie et s'entraîne auprès de la seconde depuis 15 ans dans une complicité et un respect qui sautent aux yeux. « *Nous avons une relation spéciale. Certains jeunes danseurs développent leurs propres projets en parallèle, mais je ne me sens pas encore prête. J'espère qu'un jour le monde verra mon butō.* » Selon certains, la formation d'un danseur durerait entre 20 et 30 ans, pour d'autres, cette quête toujours inachevée est l'histoire d'une vie. Alors, assises en tailleur dans le salon peuplé de plantes et d'œuvres, l'une écoute en silence, et l'autre raconte. Mais quand la maître butō parle, c'est déjà et aussi de la danse. Son corps souple se courbe en un paysage de métamorphoses successives, ses mains tremblantes fendent l'air comme pour caresser l'invisible. Si tout en elle dégage une fragilité vigoureuse, ses rires, rauques d'avoir trop fumé, résonnent avec chaleur.

Mitsuyo a 17 ans quand elle débarque à Tokyo de son village natal pour intégrer une fameuse école de danse classique. Nous sommes en janvier 1969, les affrontements entre les étudiants et le gouvernement atteignent leur apogée. *« La plupart de mes amis fuyaient leur quotidien dans la musique et la marijuana. Moi, je cherchais quelque chose pour grandir. Je voulais danser et trouver la beauté. »* Incapable de ne pas twister les ports de bras qu'on lui impose, elle abandonne rapidement cette vie de ballerine qui ne colle pas avec ses désirs de liberté ; se tourne un temps vers la danse moderne qu'elle finit par juger *« trop américaine »* ; se lasse tout aussi vite des quelques happenings qu'elle organise dans le cadre des manifestations, et refuse d'intégrer la troupe d'Hijikata qui a déjà opéré son tournant vers le cabaret. Un soir, elle voit Kazuo Ohno danser *La Argentina* dans un théâtre de Shibuya. Une révélation. *« Je l'ai vu et j'ai su que mon maître ce serait lui et personne d'autre. Je ne sais pas pourquoi, ce que j'ai choisi en lui, mais je l'ai su du premier regard. Mon butō est né à cet instant. Mais je crois que ma danse avait déjà commencé au cours de toute cette recherche. Ma danse, mon esprit, ma critique... ma révolution. »* C'est le début d'une grande amitié et d'une longue collaboration. À 67 ans, danseuse reconnue au Japon et célèbre en France, elle aimerait qu'on arrête de la ramener sans cesse à cette figure mythique, décédée en 2010 à l'âge de 103 ans. Quand on lui demande ce qu'elle a pensé de *About Kazuo Ohno*, le spectacle dans lequel Takao Kawaguchi imite les principaux solos du maître fondateur, on craint de frôler l'incident diplomatique. Elle se contente de sourire. *« J'ai beaucoup aimé la pièce, mais il y a une grosse erreur factuelle : Takao se change lui-même, Kazuo avait besoin de moi tous les soirs pour enfler ses différents costumes. »*

Difficiles renaissances

Créé en 2013, le spectacle de Takao Kawaguchi dynamite le tabou, coriace, de l'imitation et fissure les fondations du système maître-élève. Venu du théâtre underground et de la performance, le danseur de 55 ans n'a été formé par personne et n'a jamais vu danser Kazuo Ohno sur scène, il s'est entraîné seul à partir de vidéos d'archive. Dans l'atmosphère confinée du petit monde du butō japonais, il semble dès lors possible de respirer un peu plus librement. Quand, à l'occasion d'une tournée au Brésil, on lui pose LA question, c'est au premier degré. Takao ne se lève pas, ne remonte pas les jambes de son pantalon, ni ne s'accroupit. Il ne parvient surtout pas à répondre. *« "Est-ce légitime pour des danseurs non japonais de danser du butō ?" Sur le moment je n'ai pas su quoi dire. Bien sûr que dans les gestes, dans les postures, les mouvements, il y a quelque chose de profondément ancré dans notre culture... Mais en même temps, ce que j'essayais de faire, justement, c'était d'extraire ces formes du contexte culturel, de les en libérer. Avec le recul j'ai compris que cette question avait à voir avec celle de l'authenticité. Et c'est absurde. Dans ce monde, qu'est-ce qui est encore authentique ? Tout est copié, façonné, photoshopé. Essayer de faire une différence entre la copie et l'original n'a pas de sens. »*

L'ancien membre du collectif Dumb Type ne semble pas se rendre compte du caractère transgressif de sa création, ou cela lui importe peu. D'un calme olympien, il parle lentement, marque de longues pauses avant de répondre et appuie tout ses mots de gracieux mouvements de poignet. S'il ne réalise pas non plus que *About Kazuo Ohno* a participé, à sa manière, au décloisonnement entre le butō et la danse contemporaine, c'est parce qu'il n'a jamais fait la différence entre les deux. *« D'une certaine façon, le butō s'est posé la même question que ce qu'on a appelé la "non-danse" et tous les mouvements de "déconstruction" : c'est-à-dire, au fond, qu'est-ce que la danse ? Quand Hijikata parlait de "danse des ténèbres", cela n'avait rien à voir avec la bombe atomique. »* Ce malentendu lui arrache une grimace pincée. Dans un pays qui n'a jamais réussi à ouvrir de débat national sur la mémoire de la Seconde Guerre mondiale et n'a pas plus reconnu ses crimes de guerre, le culte victimaire

post-Hiroshima l'interroge profondément mais il ne s'y arrête qu'un moment. « *La danse des ténèbres parle d'une révolution esthétique, du fait de regarder à l'exacte opposé de ce que la danse avait tendance à promouvoir : un corps lumineux, vigoureux, fort, beau. Le butō, c'est la fragilité, la maladie, le corps décati, la mort...* » Pour trouver l'esprit du butō, en 2017 à Tokyo, c'est peut-être dans ces croisements féconds avec la danse contemporaine qu'il faut chercher. Là où son image n'est pas fixée dans la répétition éternelle du même, le culte des ancêtres et le « c'était mieux avant ». Ce soir-là, à Kōenji, il était possible de toucher quelque chose d'une fragile renaissance qui – si tant est qu'ils parviennent à la voir – ne doit pas plaire aux gardiens du temple. Lorsqu'on arrive à Grain, un petit bar de premier étage, Kae Ishimoto est recroquevillée sur le sol. De multiples fils s'échappent de sa robe, que sa collaboratrice nous invite à saisir pour tisser un lien.

Encore à l'état de work-in-progress, *Life Sign Vol. 1* est traversé par une question cruciale : que faire de ce dont on hérite, que l'on porte quotidiennement avec soi ; comment le décaler et le remettre en jeu pour ne pas se sentir écrasé par son poids ? La chorégraphe est l'une des cinq personnes encore capable d'enseigner le butō-fu, le système de notation élaboré par Hijikata, une responsabilité qui l'excite autant qu'elle lui pèse. Si elle participe activement à la transmission du butō, elle ne déteste rien de plus que « *les chorégraphes qui ne font que mimer les codes esthétiques de surface, la peinture blanche et les mouvements lents ; qui proposent des formes creuses et superficielles, incapables de réfléchir et d'interroger toute la philosophie qui se cache derrière* ». Et quand elle danse, elle préfère emmêler des répertoires variés qui traversent le butō, le jazz et le contemporain, la création sonore et vidéo. L'ombre de ses anciens amants traverse la scène, celle de sa famille et de leur maison arrachée par une tempête, et, royale, celle d'Hijikata. « *What can I leave behind for you ?* », se demande-elle. Le souvenir indéfectible d'une soirée qui se prolonge tard dans la nuit, quand le deuxième performeur, sortant de sa transe, l'invite à improviser avec lui, et qu'elle exhorte alors tous les spectateurs à faire de même. Chacun avec son corps, chacun avec ses gestes, une danse des ténèbres qui célèbre la fugacité de l'instant et le renouveau. Pas du butō, déjà du butō.

Texte : Aïnhua Jean-Calmettes

/ actu / Une rentrée japonaise

10 septembre 2018 / dans À la une, Danse, Théâtre / par Philippe Noisette



Sambasô, Mansai Nomura © Odawara Art Foundation

La danse venue du japon, traditionnelle ou contemporaine, sera à l'honneur tout au long de cet automne à Paris et à Lyon, dans le cadre du Festival d'Automne, de la Biennale de Danse ou dans le cadre de Japonismes. Aperçu.

Que ce soit dans le cadre de Japonismes manifestation officielle pensée par les institutions japonaises se déclinant en rendez-vous art, cinéma, théâtre ou chorégraphie, le Festival d'automne ou *Tous Japonais* à Chaillot, Le pays du Soleil Levant va déployer durant plusieurs mois ses charmes artistiques. Du côté des traditions, on ne passera pas à côté du **Kabuki** qui justement mélange chant, jeu et danse. Parfois hermétique aux yeux des novices, le Kabuki est aussi et surtout une fête pour les sens avec des costumes somptueux, des rôles inversés –il n'y a pas d'actrice dans ce genre alors qu'au départ les femmes ont pratiqué cet art ! 200 personnes –dont la moitié en coulisses-, deux programmes, des histoires de fantômes et d'amours contrariées sans oublier deux acteurs au sommet : **Nakamura Shido II** et **Nakamura Shichinosuke II**. Plus rare hors des frontières, le Buyô est un genre dansé entre délicatesse et gestuelle dynamique. Ce devrait être une des découvertes de Japonismes. Tradition encore mais cette fois revisitée par le plasticien **Hiroshi Sugimoto** : *Sambasô danse divine* réunit 3 acteurs-danseurs d'une même famille Les Nomura. Un événement rare. Sugimoto a repensé costumes et décors pour faire entrer ce spectacle dans le XXI^{ème} siècle.



© Akihito Abe

Contemporain, **Saburo Teshigawara**, habitué des scènes françaises, sera doublement présent : à la Biennale de Lyon il danse en duo avec **Rihoko Sato** sa complice de toujours et l'Orchestre National de Lyon, *La Symphonie fantastique* de **Berlioz**. Pas moins. A Paris il enchaînera avec *The Idiot* autre duo s'inspirant –très vaguement- du texte de **Dostoïevski**. Teshigawara créé beaucoup, trop peut-être mais c'est souvent un plaisir de le voir en scène avec Sato. Tandem encore que celui formé par **Kaori Ito** la plus française des japonaises et **Mirai Moriyama** : leur rencontre est marquée par les personnages de Mishima. *Is it worth to save us ?* intrigue a plus d'un titre.

On pourra se faire une idée du hip hop commercial made in Japan avec la troupe de **Tokyo Gegegay** dans un *Triple Bill* partagé avec **Jann Gallois** et **Kader Attou**. Enfin on s'en voudrait de manquer la venue à Paris de **Takao Kawaguchi** qui fera revivre le temps de *About Kazuo Ohno* la figure du mythique danseur de butô. Pas un pastiche mais une interprétation sensible de Ohno et ses chefs d'œuvre comme *Admiring La Argentina*. Venu du collectif Dumb Type Kawaguchi est un artiste à part. Un monde flottant à lui tout seul. Dommage d'ailleurs que ces saisons japonaises ne fassent pas une plus grande place au Butô si prisé du public français. Pour le reste cette rentrée est une floraison de talents nippons.

Philippe Noisette – www.sceneweb.fr

Japonismes : www.japonismes.org

Kabuki : Iromoyô Chotto Karimame Ksane du 13 au 19 septembre Théâtre National de Chaillot
www.theatre-chaillot.fr

Boyô : Cité de la Musique Philharmonie de Paris les 14 et 15 octobre
www.philharmoniedeparis.fr

Sambasô : Espace Cardin Paris du 19 au 25 septembre
www.theatredelaville-paris.com

Saburo Teshigawara : La Symphonie Fantastique, Auditorium Lyon, 22 et 23 septembre dans le cadre de la Biennale de danse de Lyon
www.biennaledeladanse.com

Saburo Teshigawara : The Idiot Théâtre National de Chaillot du 27 sept au 5 oct

Kaori Ito et Mirai Moriyama : Is it worth to save us ? MAC Créteil du 18 au 20 décembre www.macreteil.com

Triple Bill : Tokyo Gegegay/Jann gallois/Kader Attou :

Theatre National de Chaillot du 18 au 21 sept, Radiant-Bellevue Caluire dans le cadre de la Biennale de danse de Lyon
www.biennaledeladanse.com du 25 au 28 sept,

Takao Kawaguchi : About Kazuo Ohno Espace Cardin Paris /festival d'automne du 2 au 5 octobre

Festival d'Automne : Le meilleur de la danse



Anne Teresa De Keersmaeker: "Verklärte Nacht" © Anne Van Aerschot

Festival d'Automne

Auteur : Les spectacles chorégraphiques

Du 15 Sep 2018
Au 21 Déc 2018

Réservations [en ligne](#)

Réservations par téléphone :
01 53 45 17 17

www.festival-automne.com

Anne Teresa De Keersmaeker, surtout, mais pas que : Résolument internationale, la 38^e édition du Festival d'Automne s'offre comme une intégrale de la grande dame flamande et présente également une première mondiale de Lia Rodrigues, accompagnée des dernières créations signées Bouchra Ouizgen, Noé Soulier, Bruno Beltrao, Saburo Teshigawara et Ola Maciejewska.

Teresa de Keersmaeker, aujourd'hui Première Dame de la danse contemporaine, n'aura jamais été aussi présente des deux côtés du Périphérique parisien. Le portrait que lui consacre le Festival d'Automne en 2018 s'étend de « Fase, Four Movements to the Music of Steve Reich », sa pièce fondatrice qui fit l'effet d'une bombe en 1982, à sa dernière création en date, « Mitten wir im Leben sind – Bach6Cellosuiten ».



Anne Teresa De Keersmaeker / Salva Sanchis: "ALove Supreme" © Anne Van Aerschot

Une dizaine de pièces au total, d'une même chorégraphe, dans une seule édition d'un festival! S'y ajoutent un « Slow Walk » parisien, façon de lancer une opération chorégraphique et pédestre face à l'accélération apparemment obligée de notre quotidien. Voilà qui dit aussi que la source de la danse, chez De Keersmaeker comme en général, est à chercher ailleurs que dans le mouvement frénétique.

De Keersmaeker, au cœur de la vie

« Slow Walk », donc, et avec raison: *Qui va piano, va sano, va lontano...* On la verra au Centquatre-Paris avec la reprise de « Rosas danst Rosas », une de ses pièces fondatrices. Elle vient par deux fois avec le Théâtre de la Ville : A l'Espace Cardin avec « Verklärte Nacht » (La nuit transfigurée) et au Théâtre des Abbesses avec « Zeitigung » (Les marques du temps), une pièce qui découle de « Zeitung », une de ses grandes pièces précédentes, et nous parle du passage du temps, sur musique romantique (Bach, Brahms) et contemporaine (Webern, Schoenberg).



Anne Teresa De Keersmaeker: "Rain (live)" © Anne Van Aerschot

Si on ajoute « Mitten im Leben wir sind » (Au milieu de la vie nous sommes), présenté à la Philharmonie, on remarque chez la chorégraphe un fort penchant de pour le romantisme allemand. S'y ajoutent « Rain (live) » à La Villette et, au Centre Pompidou, « Quartett » – la collaboration historique de la chorégraphe avec la compagnie de théâtre TG Stan, fondée par sa sœur, Jolante de Keersmaeker, et non moins une référence, présente à Paris pour quasiment chaque édition du Festival d'Automne.

Mais le festival offre surtout des rencontres avec l'œuvre de Keersmaeker tout autour de Paris, là où on ne l'a jamais (ou très peu) vu avant : A Alfortville, à Châtenay-Malabry, à Gennevilliers, à Pantin, à Pontoise, à Rambouillet, à Rungis, à Saint-Ouen, à Sénart, à Vitry-sur-Seine... Et il faut les fêtes de Noël pour mettre fin à la présence d'Anne Teresa de Keersmaeker à et autour de Paris.

Japonismes d'Automne

Une autre manifestation domine cet automne: Le Cycle « Japonismes » dresse un portrait artistique de l'Empire Nippon, de ses traditions à des artistes actuels qui les revisitent sous un jour plus distant. Avec « Sambasô, danse divine », une véritable dynastie, les Nomura, dévoilent leur art, le Kyôgen, ce théâtre chorégraphique aux ambiances dramatiques et comiques. Mansaku Nomura, le père, et Mansai, son fils, mènent ensemble une troupe qui revisite, à l'Espace Cardin du Théâtre de la Ville, une danse sacrée fondatrice de la civilisation japonaise, dans la finesse et la puissance qui caractérisent tant d'arts japonais.

Avec Saburo Teshigawara et son épouse Rihoko Sato, on retrouve un couple emblématique de la danse contemporaine mondiale. Leur geste aérien et léger, faisant du corps une sorte de papier japonais, est inégalé, malgré (ou grâce à) l'âge avancé du maître. Teshigawara présente à Chaillot - Théâtre National de la Danse, un duo chorégraphique à partir de l'Idiot de Dostoïevski, sans texte mais en mettant son art corporel au service d'une incarnation plus théâtrale qu'à son habitude.



La découverte nipponne sera Takao Kawaguchi, avec une idée pour le moins singulière. Il se réfère à l'œuvre du fondateur du butô, Kazuo Ohno, et sa légendaire capacité à transcender sa masculinité et la matérialité du corps. Pourtant, Kawaguchi n'a jamais vu un spectacle d'Ohno en live. Et peut-être en est-il mieux ainsi. Car le but n'est en rien de produire une copie, mais de trouver un chemin vers soi, à travers des chefs-d'œuvre d'Ohno, en questionnant son propre corps et son temps, à travers une identité chorégraphique révolutionnaire.

Perspectives brésiliennes

Autour de la Baie de Rio, ça se gâte. Lula reste en prison, et les tensions sociales s'exacerbent. Lia Rodrigues et Bruno Beltrao se trouvent en première ligne. Rodrigues qui dirige son école de danse dans l'une des favelas de Rio, annonce une nouvelle création pour Chaillot, sous le titre provisoire de « Furia », où elle se soucie tout particulièrement du collectif et du corps social, avec la fibre sensuelle et festive qu'on lui connaît, à travers tous les cataclysmes qu'elle sait transformer en émerveillements scéniques.

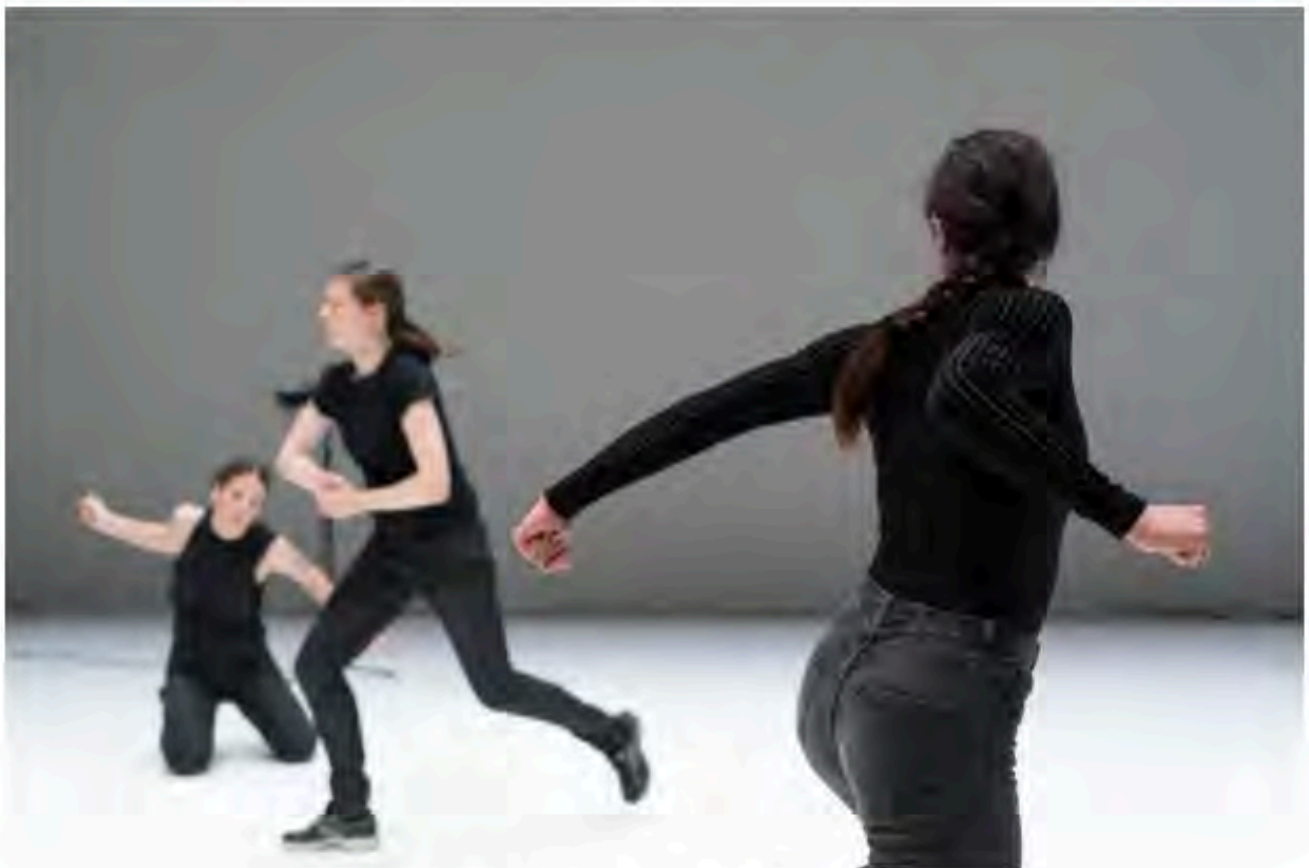


“Inoah” de Bruno Baltrao © Bruno Baltrao

Non loin de Rio, à Niteroi, Bruno Beltrao réussit une prouesse toute latine, celle d'être à la fois le Mourad Merzouki et l'Anne Teresa De Keersmaeker de son pays. Son approche du Hip Hop est graphique, diaphane et aérienne, dessinant au sol des lignes de fuite aussi élégantes que celle de la directrice de la compagnie Rosas, en mariant exigence et sensibilité. « Inoah », présenté au Centquatre-Paris, est un nouvel avatar de ce langage si singulier, annonçant une danse de l'avenir.

Percussions et fusions

Trois pièces chorégraphiques de cette édition du Festival d'Automne jouent avec la musique. Noé Soulier, nouveau prodige de la scène française, sera à Chaillot avec une pièce percussive, où le rythme et le mouvement ne font qu'un. Mais qui alors pense à une école de samba, a tout faux. Ici, les variations sont infinies et aucun mouvement, aussi graphique soit-il, n'est prévisible.



"Dance Concert" d'Ola Maciejewska © MArtin Argyroglo

La recherche d'une relation fusionnelle entre danse et musique, très en vogue en ce moment, est peut-être le contrecoup de l'indépendance de la danse établie depuis Merce Cunningham. En voici un nouvel exemple : La Polonaise Ola Maciejewska remet au goût du jour un instrument de musique bien particulier, à savoir le thérémine, instrument électronique vieux d'un siècle, adopté n leur temps par John Cage et Merce Cunningham, qui permet à la danseuse de faire de ses mouvements la source même de la musique de son spectacle. Son « Dance Concert » part à la recherche d'une relation parfaitement organique entre le corps et le son.

Et au Centre Pompidou on verra Bouchra Ouizgen donner le vertige à Carte Blanche, la compagnie nationale contemporaine de la Norvège. Où elle fait tourner quatorze danseurs jusqu'à leurs limites physiques, au son de la Dakka Marrachkia Baba's band. Aux rythmes gnaoui obsédants, « Jerada » interroge, dans une ambiance nocturne, le rapport des danseurs aux espaces intérieurs et indicibles. Une confrontation culturelle sulfureuse...

Thomas Hahn

Télérama Sortir - du 26 septembre au 2 octobre 2018



Takao Kawaguchi – About Kazuo Ohno

19h30 (mar.), Espace Pierre-Cardin, 1-3, av. Gabriel, 8^e,
festival-automne.com. (10-26 €).

T Le chorégraphe japonais Takao Kawaguchi se penche sur la vie et l'œuvre du danseur et artiste, figure du butô, Kazuo Ohno (1906-2010). Issu de la compagnie contemporaine Dumb Type, il a plongé dans les images et les vidéos du maître, s'est rapproché du fils d'Ohno, Yoshito, fabuleux danseur et pédagogue, qui continue de transmettre l'œuvre et l'esprit de son père dans un petit studio en bois, à Yokohama, dans la baie de Tokyo. Cette pièce fantasmée, qui travaille l'histoire de la danse, va questionner l'idée de reproduire, décalquer, revisiter...

i/o n°89

Festival d'Automne

#89 / Lupa — Rau — El Attar — Kawaguchi — Tanino — Keersmaeker
Gosselin — TG Stan — Forced Entertainment — Creuzevault — Vincent
Bourgeois — Castellucci — Maxwell — Focus Suisse





FOCUS — JAPON

Festival d'Automne

ABOUT KAZUO OHNO

MISE EN SCÈNE TAKAO KAWAGUCHI / THÉÂTRE DE LA VILLE ESPACE PIERRE CARDIN DU 2 AU 5 OCTOBRE
(Vu au Kunstenfestivaldesarts en mai 2016)

« Le performeur Takao Kawaguchi reproduit la danse de Kazuo Ohno, inventeur du butô, à partir des enregistrements vidéo de ses créations. Un fascinant travail sur l'authenticité et la profondeur qui fait surgir de vertigineuses questions. »

KAZUO REVIVAL

— par Rick Panegy —

Il y a si peu d'espace entre l'hommage et l'imitation, entre l'inspiration et le plagiat. Kawaguchi se détourne habilement de tout cela : il redonne à vivre une icône, il ranime la légende, il rend éternel le mythe.

En dupliquant à l'identique certaines des dernières pièces du danseur-chorégraphe Kazuo Ohno – l'un des fondateurs du butô, artiste référence de la danse moderne japonaise –, Takao Kawaguchi s'efface derrière la figure du maître. Il reproduit chaque geste, expression, costume de certains passages des ultimes œuvres d'Ohno filmées entre 1977 et 1985. Avec franchise, sans tenter de cacher son geste de copiste : un vestiaire où il se travestit en Ohno côté cour ; un écran où sont projetés titre et année du film côté jardin. La bande-son est directement celle des films : on y entend les spectateurs tousser, les pas de Kazuo

Ohno frapper le sol, les applaudissements... De l'intention, rien n'est caché dans cette imitation parfaite. Rien n'est volé. Tout est parfaitement avoué. Qu'apporte donc ce curieux geste artistique ? Alors même qu'existent ces enregistrements vidéo, donnant à voir Kazuo Ohno dans toute son immense expressivité, avec le parcours, la longévité et le talent qu'on lui connaît ?

“

Un air de procession mystique

À quoi rime donc l'idée de reproduire dans le détail le travail d'un autre ? Quelle appropriation ? Un geste de copiste clivant : il en faut peu pour que d'aucuns reprochent à Kawaguchi de s'attirer l'admiration facile, en empruntant les traces déjà parfaitement dorées d'une icône de la danse moderne. En réalité, Kawaguchi n'écrit

pas, à travers ce catalogue de masterpieces, sa seule admiration. Il transcende aussi le simple hommage. En explorant l'incarnation (jusqu'à la reproduction minutieuse des saluts), il imprègne son spectacle d'allures de revival : une manière de rendre éternelle la vivacité du butô d'Ohno, identique mais factice, non pas renouvelée mais réincarnée. Un prolongement en chair et en os, une possibilité offerte d'assister (le mensonge est admis, délicieusement ignoré) à une représentation vivante d'un mort : un voyage dans le temps, une faille spatio-temporelle, renforcée par le contraste des premières minutes, décalées et étranges, empreintes d'une forte contemporanéité. Il y a dans ce spectacle un air de procession mystique : on la suit.

Takao Kawaguchi dans les pas de Kazuo Ohno

Philippe Noisette / Critique Danse | Le 03/10 à 15:30



Takao Kawaguchi a réussi l'exploit d'être Kazuo Ohno tout en restant lui-même. @ Takuya Matsumi

Solo à la grâce unique, « About Kazuo Ohno » voit le performeur japonais Takao Kawaguchi se glisser dans la peau d'un des pères fondateurs du butô. Un spectacle bouleversant à découvrir à l'espace Pierre-Cardin.

Dans la foisonnante saison japonaise proposée à travers la capitale, ce solo de Takao Kawaguchi n'est pas le plus repéré. Pas d'effets spéciaux sur scène, ni de trésor national - ces artistes adulés au Japon. Juste un hommage distancié à Kazuo Ohno, pionnier du butô. Ce dernier, mort en 2010 à l'âge de cent trois ans, est un mythe pour de nombreux admirateurs et artistes. Au point de figurer sur une des pochettes d'album du groupe rock new-yorkais Antony and the Johnsons. Ohno étudia la danse moderne, sera prisonnier de guerre. Dans ses spectacles, il n'aura de cesse d'évoquer la condition humaine. Il rencontre ensuite Tatsumi Hijikata et la paire invente les bases du butô, danse des ténèbres de l'après-Hiroshima. Se détournant de la danse traditionnelle nippone comme de l'art occidental, le butô choque à son époque. Ohno sera un soliste exceptionnel.

Qui a vu ce danseur - cela sera notre cas à la fin du XX^e siècle -, en a été marqué à vie. Takao Kawaguchi, autrefois membre du collectif Dumb Type, réalise avec « About Kazuo Ohno » l'impensable : faire revivre Kazuo Ohno qu'il n'a jamais connu. Sans verser dans la parodie, Kawaguchi se glisse dans cette histoire dansée - et dans les costumes du maître recréés pour l'occasion.

JUSTE DISTANCE

Il est cet enfant ou ce vieillard, cette danseuse qui fascinait Ohno, la Argentina. La palette d'expressions est large entre grotesque et poésie. Affublé d'un masque orange, Takao Kawaguchi devient une créature divine par la grâce d'un projecteur qui agrandit son ombre. Ce solo commence dans les jardins jouxtant l'espace Pierre-Cardin. Façon toute singulière de mettre la petite foule en condition.

Takao Kawaguchi, pour préparer cette « reconstitution », a appris la danse de Ohno via des vidéos et des photos. On devine sur ses épaules le poids des références. Mais il trouve la juste distance pour ne jamais surjouer l'hommage. On pense alors à ces artistes plasticiens s'essayant au « reenactment », reconstitution qui ne dit pas son nom. Takao Kawaguchi a réussi l'exploit d'être Kazuo Ohno tout en restant lui-même. Il tire un trait d'union entre le passé de la danse butô et notre présent. La salle, bouleversée, lui fera un triomphe.

ABOUT KAZUO OHNO

de et avec Takao Kawaguchi

Paris, espace Pierre-Cardin, [Théâtre de la Ville](#) - [Festival d'automne](#), 01 53 45 17 17

Jusqu'au 5 octobre

[@philippenoisett](#)  [Suivre](#)



"Rosas danst Rosas" (c) Anne Van Aerschot

SCÈNES



PAR

Fabienne Arvers

Les spectacles à ne pas manquer cette semaine

04/10/18 14h28

About Kazuo Ohno, chorégraphie Takao Kawaguchi

Une plongée au cœur du butô de Kazuo Ohno avec le solo du chorégraphe japonais, Takao Kawaguchi où la copie devient moteur de la création (du 2 au 5 octobre, au théâtre de la Ville/Espace Cardin, festival d'Automne à Paris). Dans un espace encombré d'objets, de tissus et de sacs en plastique, Takao Kawaguchi se promène, tête casquée, sur des patins à roulettes. Sa course les fait voltiger et il s'en saisit pour s'enrouler avec, bientôt méconnaissable sous un amas de matières dont il va se défaire, entièrement, jusqu'à la nudité complète. Noir. La série des pièces de Kazuo Ohno copiée par Takao Kawaguchi peut commencer.



"About Kazuo Ohno" (c) Takuya Matsumi

Il se farde le visage, se vêtit de collants blancs et d'un haut moulant. Chaque tableau est annoncé par des surtitres : The portrait of Mr. O (1969), Admiring La Argentina (1977), My Mother (1981)... La mise en abîme est vertigineuse, sachant que Kazuo Ohno pratiquait un butô fondé sur son admiration pour la danseuse La Argentina dans un mimétisme qui reproduisait le mouvement des doigts, ses positions, sa posture, la courbe du cou, la lenteur de sa marche. Un projet atypique et magnifique.

Mouvement.net – 5 octobre 2018

Mouvement

magazine culturel indisciplinaire



Critiques Danse

About Kazuo Ohno

Grâce à Toshio Mizohota, qui fut l'agent de Kazuo Ohno avant d'être celui de son fils Yoshito, nous avons pu voir, rejoués sur scène par l'ex-membre de *Dumb Type*, Takao Kawaguchi, des morceaux choisis dans l'œuvre de la grande figure du butô.

Par Nicolas Villodre

Une des caractéristiques du butô en général et du spectacle *About Kazuo Ohno* en particulier, du moins dans la version présentée à l'Espace Cardin, est la dilatation particulière, irrégulière, accidentée du temps. Suivant ses conditions de présentation, il est certain que le butô change du tout au tout. Paradoxalement, *l'introït* en plein air, une déambulation de clochard aviné inspirée de la performance filmée par Chiaki Nagano (*The Portrait of Mr O*, 1969), nous a paru plus intense à voir que les morceaux choisis exhibés sur la prosaïque scène du sous-sol extraits de *Ma mère* (1981) et de *La Mer morte, Valses viennoises, Fantôme* (1985). Il faut dire que la salle, depuis son semblant de réfection dans les années 2000, ne semble guère adaptée à la danse, sa faible déclivité empêchant de voir les pieds, voire de voir tout court.

D'autre part, il n'a pas été jugé nécessaire – alors que cela, selon nous l'est – d'embaucher une habilleuse ou plus – sans aller jusqu'à l'armée dont use, en coulisses, un Arturo Brachetti – pour faciliter les très, pour ne pas dire trop, nombreux changements de tenue qui doublent la mise question durée du plaisir. Ceci dit, le *striptease* pudique (= dos au public) et le rhabillage à vue, comme le ravalement de façade en cours de route sont parties prenantes d'un spectacle cassant le quatrième mur – sinon la baraque tout entière. Cette discontinuité fonde le jeu. Elle rappelle par intermittence la *tabula rasa* ayant *déconstruit* la danse-théâtre traditionnelle japonaise à la fin des années 1950 par la volonté créatrice de Tatsumi Hijikata et de ses plus proches disciples – Kazuo, précisément, et son fils Yoshito. Comme par hasard – en est-ce un ? –, les routines les plus fluides, les plus synchroniques avec la B.O., les plus spectaculaires sont celles gardées pour la fin. Le maquillage coulant sous la sueur, qui estompe et dévoile le visage extatique du soliste et la garde-robe confectionnée à sa mesure par Noriko Kitamura produisent là leurs plus beaux effets.

Les Fantômes vinrent à sa rencontre

Les lumières de Toshio Mizohata passent de la pénombre à l'ardeur solaire. Le danseur s'étant, grâce aussi à elles, échauffé, les deuxième et troisième parties de sa valse triste – et forcément romantique – touchent enfin leur cible et finissent par atteindre les spectateurs les plus réticents au début du *show*. La mise en abyme ou *feedback* façon « frères Ripolin » ou « l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours » n'a rien du *pensum* ni de la leçon de danse. Takao, via Yoshito, revisite Tatsumi, et Kazuo, comme eux-mêmes avaient jadis – au temps naissant du *punk* – hommagé une danseuse non pas d'avant-garde mais... d'avant-guerre : Antonia, l'Espagnole de Buenos Aires qu'on surnomma La Argentina. Les vidéos qui restent de la variation mythique de Kazuo Ohno chorégraphiée par Hijikata et les croquis pris par Takao Kawaguchi lors des visionnages chez Toshio, des dessins d'une grande finesse accrochés dans le hall de l'ex-Café des Ambassadeurs, nous rappellent qu'Antonia Mercé faisait filmer par son imprésario les danses du folklore ibérique pour les préserver du temps et pour les interpréter le plus *fidèlement* – en les stylisant, elle les faisait siennes.

Bien entendu, depuis *The Portrait of Mr O*, la chose chorégraphique a changé et, plus encore, notre perception. Ce qui, aux premières heures du *butô*, a pu sembler nouveau, extra ou divagant, ne l'est plus aujourd'hui. Tout au moins en France, après le choc esthétique représenté par la venue de Kazuo Ohno au festival de Nancy en 1980. Non que nous soyons blasés, habitués à tout, au meilleur comme au pire. Disons que nous peinons à relativiser ce qui nous est proposé, un événement chassant l'autre. Compte tenu de l'objectif annoncé, humble et modeste en apparence, en fait plus audacieux qu'on l'imagine, de constituer un répertoire grâce aux traces et aux souvenirs vivaces du *butô*, le spectacle offert par Takao Kawaguchi a comblé un public venu nombreux. En rappel, à l'instar de son maître, il a dansé, sur une rumba du bon vieux temps – de celles dont raffolaient Werner Schroeter, Daniel Schmid et Pina Bausch dans les *seventies*, « Amapola » (1924) de José Lacalle, interprétée par Ernesto Lecuona et The Cuban Boys.

> **About Kazuo Ohno de Takao Kawaguchi** a été présenté du 2 au 5 octobre à l'Espace Cardin, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

Un Fauteuil pour L'Orchestre

About Kazuo Ohno, de Takao Kawaguchi, au Théâtre de la Ville, Festival d'Automne à Paris, Japonisme 2018

Oct 10, 2018 | Commentaires fermés sur About Kazuo Ohno, de Takao Kawaguchi, au Théâtre de la Ville, Festival d'Automne à Paris, Japonisme 2018



© Takuya Matsumi

article de *Denis Sanglard*

About Kazuo Ohno ou l'art de nous faire prendre de tristes vessies pour des lanternes ! Non ça ne marche pas... Takao Kawaguchi, performeur et danseur non apparenté au butô, s'empare de la figure de Kazuo Ohno, un des fondateurs avec Tatsumi Hijikata, de la danse des ténèbres, le butô. Trois spectacles emblématiques dont *l'Hommage à la Argentina* qui révéla en France Kazuo Ohno sont ainsi copiés. Et c'est bien là où le bât blesse. Copie conforme certes mais où donc est Kazuo Ohno ? Réduire la danse de ce danseur et chorégraphe à cette pantomime grimaçante, cet artefact creux, est d'une violence rare et ne rend aucunement hommage ni à Kazuo Ohno ni au butô. Parce ce qui faisait la danse de cette figure essentielle du butô c'était bien Kazuo Ohno lui-même où le geste, le corps étaient transcendés par la personnalité propre de Kazuo Ohno et son histoire. Kazuo Ohno dansait sa vie, source qui alimentait sa danse jamais tarie. Expérience indicible, comme souvent le butô qui se nourrit de l'inconscient de chaque danseur et caractérise l'identité, l'originalité, de chacun. Le butô où l'art de la métamorphose, oui. Mais il ne suffit pas de s'effacer, faire le vide pour se métamorphoser. Ce vide-là résonne toujours de votre personnalité qui du particulier devient universel. Le butô c'est plus que le geste qui n'a en soit aucune importance mais la source même, intérieur et inconsciente, de ce geste et qui le nourrit. Et c'est cela que l'on doit voir, non le mouvement mais la source, même fugace. S'ajoute à cela une énergie particulière, dense et travaillée, propre à cette danse, qui la caractérise, et participe de cette présence singulière voire étrange du danseur. L'art du butô est aussi celui de la présence, absolue, dont il dépend. Alors reproduire à l'identique sans

cette source essentielle ni l'énergie qui la soutient, évidemment, cela tombe tristement à plat. Copier une chorégraphie, mouvante par nature, en regardant uniquement des vidéos, non. S'emparer d'une danse sans en connaître les arcanes souterrains, non. Le butô n'est jamais, ne peut être l'art de l'imitation parce qu'il se nourrit de celui qui s'en empare. Copier n'est pas créer. La copie ou la transmission se doit de trahir, toujours. Ce qu'avait compris Boris Charmatz s'interrogeant sur Tatsumi Hijikata dans *La danseuse malade*. Ce qu'avait réalisé Carlotta Ikeda transmettant son solo emblématique Utt, chorégraphié par Ko Morobushi, à Maï Ishiwata, cette dernière ajoutant à l'œuvre originelle sans rien lui retirer. Le résultat est là qui voit un pantin s'agiter de façon artificielle, une poupée creuse, une triste et grotesque parodie. Passons donc. Ce n'est pas ça en soi qui est choquant ou malheureux voire prévisible. Simplement pour ceux qui ignorent tout du butô, pour qui Kazuo Ohno est un inconnu, que vont-ils retenir ? Au sortir de cette création bruissaient quelques remarques d'incompréhension, de refus ou d'admiration pour une chose qui n'était pas ce qu'elle prétend être, du butô et un danseur au final trahi, Kazuo Ohno. De quoi nourrir davantage le malentendu dont cette danse et est souvent l'objet, entre clichés et parodie.

About Kazuo Ohno

Chorégraphie Kazuo Ohno et Tatsumi Hijikata

Concept et danse Takao Kawaguchi

Dramaturgie, son et vidéo Naoto Lina

Lumières Toshio Mizohata

Costumes Noriko Kitamura

Apparition dans la vidéo, Yoshito Ohno

Du 2 au 5 octobre 2019 à 19h30

Théâtre de la Ville-Espace Cardin

1 avenue Gabriel

75008 Paris

Réservation Théâtre de la Ville 01 42 74 22 77

www.theatredelaville-paris.com

Réservations festival d'automne 01 53 45 17 17

www.festival-automne.com